

Otterburne, le 10 septembre 1973

Chère Madeleine,

Deux mots en vitesse. D'abord pour prendre de vos nouvelles. J'ai rêvé que vous marchiez à grands pas, couriez presque. J'espère que ce rêve s'apparente à la vérité. Ma pauvre Clémence, elle, marche à très petits pas chancelants. Elle ne pèse plus que 80 livres. Au fond, je me demande si elle ne fait pas depuis longtemps une sorte de grève de la faim. Pourtant ma visite, une fois encore l'a réconfortée et elle semble reprendre goût à vivre. A force de «coaxing» j'arrive à la faire manger un peu plus chaque jour, à faire un effort de plus que la veille. Et j'en suis à me demander si je ne joue pas là un jeu infiniment cruel, puisque un peu plus tard je devrai encore l'abandonner aux soins d'étrangers qui font leur possible, mais ce n'est pas assez.

J'adresse cette lettre à votre appartement, car j'imagine que vous êtes de retour, pas trop affligée, j'espère, d'avoir quitté votre nid d'aigle. Quel étrange été nous avons vécu, n'est-ce pas, plein d'émotions les plus variées, les unes douloureuses, les autres infiniment douces, comme, par exemple, lorsque nous avons été rassurés sur votre état de santé et avons appris que vous ne souffriez de rien de grave.

Je n'ai pas eu de nouvelles fraîches d'Adrienne, mais je sais trop bien, hélas, qu'elles ne peuvent être bonnes. Perdre un être de la qualité d'Adrienne, c'est vraiment trop cruel. Le monde en possède si peu.

Il fait un temps divin par ici comme pour m'encourager ou compenser pour l'ennui que j'éprouve de vous avoir quittées et d'avoir renoncé à ma fin d'été à Petite Rivière. Dites à nos amis Boutin et Senécal mes sentiments d'indéfectible amitié. Ce voyage, comme toujours, m'a pris presque toute ma réserve de force acquise pendant l'été. Heureusement que ma belle-soeur Antonia me soutient de son mieux. J'ai l'impression que sans elle je ne pourrasi plus entreprendre cette visite annuelle à Clémence.

Je vous embrasse, vous et Madeleine Bergeron. J'ai bien hâte de vous revoir.

Gabrielle